

Attention de bien prononcer le son [ə] que l'on trouve dans le mot petit. Les e caduques (muets) à l'intérieur des mots sont remplacés par un ' et le signe ◡ indique qu'il faut une liaison ou un enchaînement vocalique.

Automne de Gustave Flaubert

J'aime l'automne, cette triste saison va bien aux souvenirs. Quand les arbres n'ont plus de feuilles, quand le ciel conserve encore au crépuscule la teinte rousse qui dore l'herbe fanée, il est doux de regarder s'éteindre tout ce qui naguère brûlait encore en vous.

Je viens de rentrer de ma promenade dans les prairies vides, au bord des fossés froids où les saules se mirent ; le vent faisait siffler leurs branches dépouillées, quelquefois il se taisait, et puis recommençait tout à coup ; alors les petites feuilles qui restent attachées aux broussailles tremblaient de nouveau, l'herbe frissonnait en se penchant sur terre, tout semblait devenir plus pâle et plus glacé ; à l'horizon le disque du soleil se perdait dans la couleur blanche du ciel, et le pénétrait alentour d'un peu de vie expirante. J'avais froid et presque peur.

Je me suis mis à l'abri derrière un monticule de gazon, le vent avait cessé. Je ne sais pourquoi, comme j'étais là, assis par terre, ne pensant à rien et regardant au loin la fumée qui sortait des chaumes, ma vie entière s'est placée devant moi comme un fantôme, et l'amer parfum des jours qui ne sont plus m'est revenu avec l'odeur de l'herbe séchée et des bois morts ; mes pauvres années ont repassé devant moi, comme emportées par l'hiver dans une tourmente lamentable ; quelque chose de terrible les roulait dans mon souvenir, avec plus de furie que la brise ne faisait courir les feuilles dans les sentiers paisibles ; une ironie étrange les frôlait et les retournait pour mon spectacle, et puis toutes s'envolaient ensemble et se perdaient dans un ciel morne.

Elle est triste, la saison où nous sommes : on dirait que la vie va s'en aller avec le soleil, le frisson vous court dans le cœur comme sur la peau, tous les bruits

s'éteignent, les horizons pâlisent, tout va dormir ou mourir. Jə voyais tantôt les vaches rentrer, elles beuglaient en sə tournant vers lə couchant, lə pətit garçon qui les chassait d'avant lui avec une ronce grəlottait sous ses habits də toile, elles glissaient sur la boue en rədescendant la cōte, et écrasaient quelquəs pommes restées dans l'herbe. Lə soleil jətait un dernier adieu derrière les collines confondues, les lumières des maisons s'allumaient dans la vallée, et la lune, l'astrə də la rosée, l'astrə des pleurs, commençait à sə découvrir dans les nuages et à montrer sa pāle figure.

J'ai savouré longu'ment ma vie perdue ; jə mə suis dit avec joie quə ma jeunesse était passée, car c'est une joie də sentir lə froid vous vənir au cœur, et də pouvoir dire, lə tātant də la main comme un foyer qui fume encore : il nə brûle plus. J'ai repassé lent'ment dans toutes les choses də ma vie, idées, passions, jours d'emportəment, jours də deuil, batt'ments d'espoir, déchir'ments d'angoisse. J'ai tout rəvu, comme un homme qui visite les catacombes et qui rəgarde lent'ment, des deux côtés, des morts rangés après des morts. À compter les années cəpendant, il n'y a pas longtemps quə jə suis né, mais j'ai à moi des souv'nirs nombreux dont jə mə sens accablé, comme lə sont les vieillards də tous les jours qu'ils ont vécu ; il mə semble quelquefois quə j'ai duré pendant des siècles et quə mon être renferme les débris də mille existences passées. Pourquoi cəla ? Ai-j' aimé ? ai-j' haï ? ai-j' cherché quelque chose ? j'en doute encore ; j'ai vécu en dəhors də tout mouv'ment, də toute action, sans mə rəmuier, ni pour la gloire, ni pour lə plaisir, ni pour la science, ni pour l'argent.